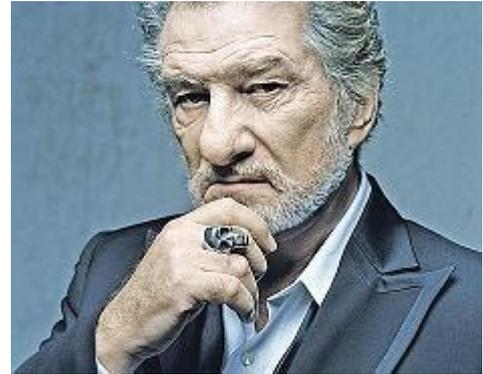


## Tout a été dit par Eddy

Philippe Corcuff\*, *Libération*, 25 janvier 2000

Le spectacle à Bercy dans le sillage de son récent album, « Les nouvelles aventures d'Eddy Mitchell », braque les projecteurs sur un rocker plus politique qu'on ne le pense souvent. « Politique » au sens d'une capacité rare à associer des inquiétudes existentielles (de celles qui vous taraudent jusqu'au petit matin au comptoir d'un bar) et des jugements critiques sur l'état du monde. Des années Giscard aux années Jospin, ses chansons ont accompagné les crises et les mutations de notre société dite « libérale », dénomination ambiguë qui associe de manière confuse les avancées des libertés individuelles (libéralisme politique et culturel) et la domination grandissante de la sphère marchande (libéralisme économique). Dans les portraits ou les mini-scénarios esquissés par ses textes, les individus, moins lestés qu'avant par des repères traditionnels, sont ballottés par des circonstances indépendantes d'eux, déboussolés par le cours pris par le monde et, partant, par leur vie, écorchés sentimentalement.



Eddy Mitchell décrit une économie aliénante (« Société anonyme »), et pas seulement pour « les exclus », mais aussi pour ceux qui croient pouvoir surnager (« J'ai perdu l'sens de la grammaire/J'suis retourné à l'ère primaire/Mes pensées sont banales/Enrichissantes, certes, mais vénales/Golden Boy, j'suis dans les affaires/J'côtoie les grands de cett'Terre »). Et puis il y a tous ces rouages de la machine à fric transformés en quasi-loosers (« J'ai des goûts simples, j'aime le meilleur/Mais moi, j'ai pas l'profil du vainqueur/ Mêm'dopé, j'suis pas près d'arriver/T'es au dessert, j'commence mon entrée »). Dans un univers basé sur la compétition, ceux qui ne s'adaptent pas sont relégués, même ceux qui ont l'illusion de diriger le processus (« Cadre ou bien P.D.G./Personne ne sera épargné/Les jeunes loups d'la finance/Font pas dans la romance »). La bonne vieille lutte des classes se radicalise alors dans l'ambition de toute-puissance du Capital, transformé en marchés désincarnés et s'imaginant débarrassé du Travail (« Faudrait qu'il n'y ait plus que des patrons/Surtout pas d'employés »). Nous reste l'arme de l'ironie, pour préserver un peu d'estime de soi (« Essayer/De r'trouver/Just' un zest, un semblant de dignité »).

Dans un tel monde rongé par l'argent et l'individualisme, le sens de notre vie ne va plus de soi (« Sens unique/On balade notre vie dans un sens unique »). Les objets qui peuplent nos existences sont de pauvres palliatifs temporaires fabriqués par la société marchande elle-même (« A crédit et en stéréo »), alors que nos ambitions se rétrécissent (« Je ne suis pas un géant »). Les héros sont fatigués (« Même les héros se foutent à l'eau/L'aventure est KO »). Ni Dieu ni l'homme n'échappent à la perplexité (« A t'entendre faut croire que le bon Dieu t'a créé/Il s'est surestimé...ou trompé/Si t'es à son image...c'est navrant/Il doit être moche...dehors...dedans »). Un pessimisme anthropologique, une vision sombre de la nature humaine, vient refroidir nos espoirs (« J'ai pas confiance dans l'être humain/C'est pas d'aujourd'hui, ça remonte, ça vient de très loin/Une cour d'école, à la récré, entre gamins/On jouait aux tuniques bleues qu'exterminent les indiens »). Mais les pliures de nos trajets biographiques, les craquelures de nos émotions et les incertitudes de nos attentes ne se laissent pas saisir par les idéologies simplistes, qu'elles réduisent nos comportements à un calcul coût/avantage, comme les enragés de l'*homo oeconomicus*, ou qu'elles nous refassent le coup d'un « avenir radieux » gagé sur un « homme bon par nature ». Quand Eddy chante un déstabilisant « J'me sens mieux quand j'me sens mal », tout cela vole en éclats. Pas facile d'identifier le mieux et le plus mal, le bonheur et le malheur dans les zones grises de nos vies.

---

\* Voir aussi, du même auteur : « [Philosophie du Schmolli](#) : Eddy Mitchell et la question du scepticisme dans la société néolibérale », *Médiapart*, 10 Mars 2010 ; « [Le cimetière des éléphants](#). La philosophie sauvage d'Eddy Mitchell », *Cités* n°19, 2004/3.

Nos aléas sentimentaux apparaissent comme un révélateur de nos contradictions de pauvres humains, « trop humains », si fragiles mais parfois capables de soulever des montagnes. L'individualisme exacerbé de nos sociétés laisse le couple lui-même fragilisé (« C'est pas perdu puisque tu m'aimes/Un peu moins fort, un peu quand même »). L'anticipation de l'échec amoureux, née de nos expériences malheureuses, s'efface pourtant au sourire du nouveau visage aimé (« Et toi tu dansais sans jamais quitter mes yeux/Je me prenais pour un dieu »). Il y a peut-être là un des noeuds ambigus de notre humanité présente: les déboires sentimentaux nous montrent faibles, voire pitoyables (« Pourquoi les gens qui s'aiment aiment s'faire du mal/Même à titre expérimental?/Les larmes sont peut être plus salées/Dans les yeux des amours blessées »), mais l'onde frissonnante d'un déclic mystérieux nous dote de forces insoupçonnées dans l'arrachement aux routines de notre vie présente (« Y a rien qui remplace un amour »). Eddy Mitchell, sensible à une telle ambivalence, n'a donc pas oublié la possibilité d'un ailleurs, par rapport au monde tel qu'il est, mais sans l'assurance des prophètes de bonheur (« Même si c'est bien loin l'Amérique/ Partir c'est l'approcher/Il y a bien une Californie/Quelque part où aller/Et tant pis s'il n'y a pas d'Amérique/Tout mais ne pas rester »). Tant le goût pour le vieux cinoche américain et ses figures héroïques (via « La dernière séance ») que la nostalgie de l'enfance (« Comme quand j'étais môme »), moment où d'autres possibles semblaient pouvoir émerger, continuent à nourrir un imaginaire qui n'est jamais asséché par le cumul des déceptions. Comme un arrière-goût de fatalisme n'empêche pas la mélancolie de se changer en poil à gratter de nos rêves (« Décrocher les étoiles, c'est un métier qui s'perd/ C'est bien dommage/Tout d'vient trop sage/Les rêves n'ont plus d'repaires »).

Une autre vie? Est-ce une nostalgie de cinéphile qui se dessine sur « l'écran noir de nos nuits blanches » cher à Claude Nougaro ou bien s'agit-il d'une promesse qui peut de nouveau se rouvrir dans le concret de nos existences? Cela reste chez Eddy en pointillés, une interrogation qui aimerait bien que cela soit possible tout en se protégeant par une bonne dose de scepticisme, le Chivas des utopistes désenchantés. En tout cas, la politique politicienne n'a pas grand chose à y faire: le rocker avait moqué gentiment dès 1981 nos espoirs en « L'alternance », qui se sont révélés en fin de compte à l'image de notre propre ridicule. Cela ne l'empêche pas de prendre parti pour les vaincus, pour « les indiens » contre « les tuniques bleues ». C'est pourquoi les mélodies douces-amères du rocker-crooner accompagnent depuis pas mal d'années notre blues du libéralisme. Quant à l'éventualité d'une politique s'efforçant de traduire notre quête d'une vie autre, mais en s'humanisant au contact de nos fragilités, c'est peut-être à nous, en tant que citoyens, de nous en occuper.